

CHAPITRE 2

EXPLORER LA MONTAGNE

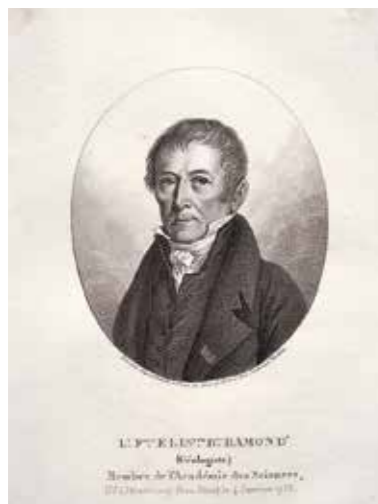
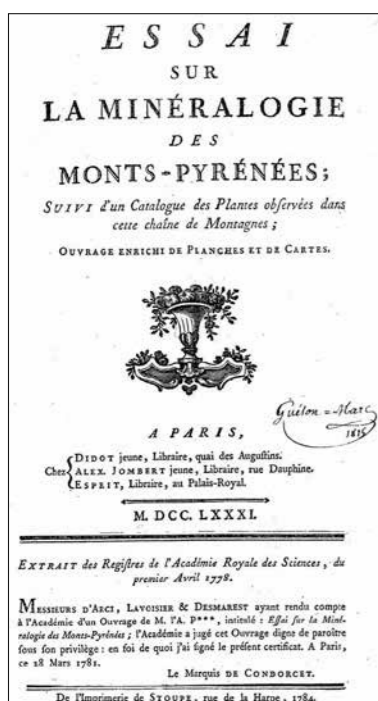
De 1898 à 1904, Henri Beraldi (1849-1931) produisit annuellement un des volumes de *Cent ans aux Pyrénées*, la première œuvre d'ensemble sur le massif. Elle eut le mérite de mettre à disposition d'un public surtout bibliophile nombre d'informations très dispersées. Beraldi était déjà un bibliophile réputé tenant salon à Paris mais, en partie originaire des Pyrénées centrales (domaine familial de Montauriol, canton de Salles-sur-Lhers, Aude), il avait pris l'habitude de séjourner chaque été à Bagnères-de-Luchon et de réaliser l'ascension traditionnelle au port de Vénasque d'où l'on peut toujours admirer la plus belle vue glacière des Pyrénées, celle du massif de la Maladeta. Il avait à coup sûr la fibre touristique montagnarde et c'est d'ailleurs lors d'un été particulièrement pluvieux qu'il commença l'écriture de ses textes informatifs sur l'histoire de la découverte des Pyrénées.



Beraldi père et fils sur le Nethou (Aneto).
Fonds Trutat, bibliothèque de Toulouse.

Page de gauche
Contrebandiers saisis par Pingret. 1850.





Ramond de Carbonnières (1755-1827).

orageux; ni leurs cimes altières & menaçantes ne peuvent les arrêter : vous les voyez également audacieux, affronter les glaces éternelles que les siècles ont accumulées sur la chaîne des Alpes, vaincre tous les obstacles, & recueillir des trésors qui enrichissent l'Histoire naturelle. Déterminé par les mêmes motifs, j'ai parcouru les Pyrénées sous les auspices d'un Ministre (M. Bertin), protecteur éclairé des Sciences & des Arts, j'en ai examiné la structure ».

S'agissant de montagne, la référence aux Alpes et implicitement aux travaux de Saussure (premier volume en 1779) montre que Palassou se tient au courant par la lecture des travaux de ses confrères, et celle au Ministre montre bien la volonté de l'auteur de s'insérer dans les recherches sur le royaume de France et de proposer une première synthèse utile sur les Pyrénées.

La carrière scientifique de Ramond fut bien différente. Sans exagérer, on peut dire qu'elle fut intercalée entre divers épisodes politiques : éloignement de Paris, incarcération à Tarbes en 1794. Né à Strasbourg, il y suit des cours de botanique et prend contact avec la montagne en Suisse alors très à la mode. Toute carrière se faisant à Paris, le voici placé comme conseiller intime du prince cardinal de Rohan, strasbourgeois comme lui. Mais bientôt le vent tourne en raison des relations entre le charlatan Cagliostro et le cardinal lors de la troublante affaire du collier de la Reine. Le cardinal est arrêté à Versailles le 15 août 1785, embastillé puis acquitté et exilé en Auvergne. C'est alors que se situe le fameux voyage en grande pompe du cardinal à Barèges, en juillet 1787, et le premier contact de Ramond avec les Pyrénées. N'oublions pas qu'il est déjà montagnard et assez familier de l'altitude et de l'écriture. Rentré à Paris en 1788, il y poursuit ses études de botanique avec Jussieu et l'idée d'écrire un récit de son premier contact avec nos montagnes dut naître alors. Vivant à proximité des grandes bibliothèques, il n'a aucun mal à se documenter sur les travaux antérieurs sur la chaîne; il y fait d'ailleurs référence dès son premier chapitre donnant une vue générale des Pyrénées. Grâce à sa belle écriture, il séduit d'entrée le lecteur et propose dans son premier livre en 1789 une belle introduction «touristique» aux Pyrénées, surtout centrales, où le pic du Midi de Bigorre, Bagnères-de-Bigorre et la vallée de Campan prennent déjà une notable importance. Le texte est pétri, selon la tradition littéraire de l'époque, de notations de divers ordres : botaniques, ethnographiques, géographiques. On y parle bien sûr de montagnes maudites (les Monts affreux!), mais aussi de lavanges (avalanches), de roches érodées, et de la vie des autochtones, en particulier des cagots. Le tout est assez convenu pour un lecteur de notre époque mais il faut bien reconnaître que ce livre, bellement imprimé à Paris chez Belin et «sous le Privilège de l'Académie Royale des Sciences», avait tout pour réussir. Ce qui fut le cas, sans que l'on sache à combien d'exemplaires il fut tiré et s'il y eut des retirages.

Durant cette première période, Ramond se montra déferent envers ses devanciers Palassou et Lapeyrouse mais les choses changèrent, au moins envers le second, quand le très médiatique Ramond résolut petit à petit d'associer son nom à la conquête du Mont-Perdu, comme de Saussure avait associé le sien à celle du Mont-Blanc. Après 1789, les conditions politiques en France ont changé. Ramond, décidément très parisien, fut élu en 1791, député à l'Assemblée législative. Il obtint en 1792 de rejoindre Barèges avec sa sœur Rosalie qui épousera le Dr Borgella, directeur de l'hôpital mili-

taire de cette bourgade thermale où l'on soignait les blessés. C'est à ce moment qu'il s'imprègne vraiment des montagnes pyrénéennes et approfondit ses connaissances botaniques locales. Devenu assez curieusement suspect, il est détenu à Tarbes de janvier à septembre 1794 puis, libéré, il occupe la chaire d'histoire naturelle à la nouvelle école centrale de la ville. Ce poste le maintint à l'abri des turpitudes politiques parisiennes.

C'est le 11 août 1797 qu'une expédition conjointe Ramond-Lapeyrouse se dirigea vers le Mont-Perdu par le couloir de Tuquerouye. Lapeyrouse, moins alpiniste que Ramond, ne put parvenir au sommet du fameux couloir offrant la meilleure vue sur le versant nord, totalement englacé du troisième sommet des Pyrénées. Certes, il y avait déjà une animosité certaine entre les deux hommes, Lapeyrouse considérant avec inquiétude l'activisme scientifique et médiatique de son confrère, plus jeune de onze années. Les théories de l'époque considéraient que l'axe constitué par les plus hauts sommets des montagnes étaient nécessairement granitiques, en tout cas non calcaires. Lapeyrouse en était un des tenants. Mais Ramond pensait différemment et il eut le mérite – l'impudence dut penser son futur contradicteur ! – de découvrir des roches calcaires au sommet du couloir de Tuquerouye. Une brouille définitive s'installa alors. Ramond, en publiant en 1801 son *Voyage au Mont-Perdu*, qu'il n'avait pas encore atteint, augmenta le trouble des lecteurs. Il n'atteignit le sommet que le 10 août 1802, où il fut précédé par ses guides quelques jours auparavant. Mais il avait tellement laissé croire qu'il en avait cherché l'itinéraire pendant de nombreuses années, construisant ainsi un élément de sa légende, que son comportement agaça un peu plus Lapeyrouse qui devint son contradicteur patenté. Cela ne dérangerait guère Ramond qui, membre de l'Institut depuis janvier 1802, devint baron d'Empire en 1809 et abandonna définitivement les Pyrénées (sauf pour ses relations familiales et épistolaires avec sa sœur).

Même s'il ne s'occupa des Pyrénées que dans les interstices de sa carrière politique, il laisse une masse importante de manuscrits, de dessins, conservés pour l'essentiel au Musée pyrénéen de Lourdes et à la société Ramond de Bagnères-de-Bigorre et un monumental herbier de dizaines de milliers de plantes. L'ensemble a été miraculeusement sauvé de la destruction grâce à d'heureuses interventions humaines à différentes époques.

Si on ne peut raisonnablement limiter à Ramond le bénéfice de l'invention du pyrénéisme, car de nombreux autres intervenants de l'époque y contribuèrent, on doit reconnaître qu'il apporta à l'approche pyrénéenne une grande largeur de vue, même s'il en fut le premier bénéficiaire. Et sa phrase fameuse doit être rappelée : «Du Mont Blanc même (celui de Saussure!), il faut venir au Mont-Perdu (celui de Ramond!) : quand on a vu la première des montagnes granitiques, il reste à voir la première des montagnes calcaires.»

L'œuvre écrite et dessinée de Lapeyrouse, qui consiste surtout en recherches botaniques, est importante. Nous l'avons longuement répertoriée dans un précédent travail (*Guide bibliographique des Pyrénées*, p. 258-261). Lapeyrouse aussi combina une carrière politique et une œuvre scientifique, mais à la différence de Ramond qui les exerça successivement, il réussit l'exploit de les assumer simultanément. Devenu riche propriétaire il put consacrer beaucoup de temps à ses multiples activités. Il subit lui



L'herbier de Lapeyrouse avec 3500 planches dans deux boîtes reliées de cuir. Muséum de Toulouse.



Région du Mont-Perdu en 1882. Fonds Trutat, bibliothèque de Toulouse.

aussi un emprisonnement lié aux humeurs politiques révolutionnaires. Il fut également nommé inspecteur des mines et appelé à Paris. Il fut nommé à Toulouse, chez lui, professeur d'histoire naturelle à l'École centrale et devint maire de la ville le 9 mai 1800.

Moins connu que les explorateurs précédents, Henri Reboul (1763-1839) eut le mérite, avec son confrère l'astronome toulousain Jean Vidal (1747-1819), de procéder dès 1787 au nivellement des Pyrénées et d'abord de déterminer l'altitude du pic du Midi de Bigorre. Tous deux réalisèrent d'ailleurs la première ascension du Turon de Néouvielle mais ne crurent pas bon, hélas, de rédiger un texte sur cette première ! La publication de leurs résultats, démontrant la prééminence de l'Aneto, dans le massif de la Maladeta, comme point culminant des Pyrénées, n'intervint qu'en 1816 dans le célèbre mémoire de Reboul intitulé *Nivellement des principaux sommets de la chaîne des Pyrénées*, dans les Annales de Chimie et de Physique de l'Académie des Sciences (tome V, juillet 1817, p. 234 à 260). Ainsi se terminait une longue époque pendant laquelle le Canigou, le Mont-Perdu en 1788 puis le pic du Midi de Bigorre furent successivement considérés comme les points culminants de la chaîne pyrénéenne.

Reboul, homme des Lumières multiface, parcourut les Pyrénées du pic d'Anie au Canigou dans le but de réaliser le nivellement des hauts sommets mais il sut aussi en apprécier la beauté des paysages. Il rencontra et correspondit bien entendu avec ses confrères Ramond, Lapeyrouse, Léon Dufour, lut les écrits de Darcet, Monge et Palassou. La légende bibliographique pyrénéenne indique qu'il composa un ouvrage en six tomes sur nos montagnes, dont le manuscrit se serait perdu. On trouve un écho épistolaire (lettre du 2 janvier 1817, déposée au Muséum à Paris) de ce fait : « Je m'occuperai des Pyrénées cet hiver, je trouve tant de plaisir à me lire et à rédiger mes observations et à remanier celle des autres que je commence à m'apercevoir et à croire que je finirai par en faire un gros livre. »

Qui dénichera ce précieux et hypothétique document dans quelque grenier de Pézenas, sa ville natale ?

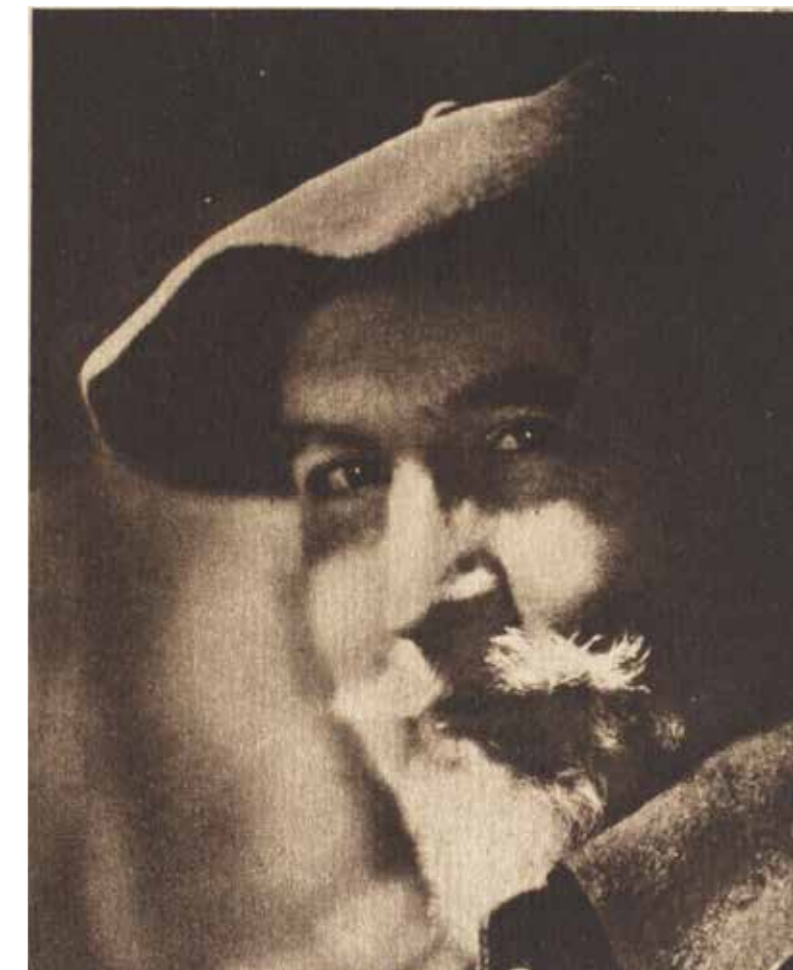


Franz Schrader (1844-1924)
un des plus grands explorateurs géographes. Il nous livra textes et cartes en particulier sur le Mont-Perdu et Gavarnie.

EXPLORER LES CIMES



Antoine-Ignace Melling (1763-1831)
nous laissa un superbe album de vues pyrénéennes.



Le couple **Lebondidier**
Louis (1878-1945) et Margalide (1879-1960),
ici à la Renclusa, au départ d'une expédition au sommet de l'Aneto.
Après une exploration des Pyrénées centrales, ils initièrent les
collections du Musée pyrénéen de Lourdes.



Jacques-Auguste de Thou (1553-1617)
 publia dans ses Mémoires la première ascension de l'Ossau par de Candale.



Verdaguer (1845-1902)
 fut le chantre des Pyrénées catalanes.



Alfred Martel (1859-1938)
 fut le pionnier des Pyrénées souterraines.



Ann Lister (1791-1841)
 conquit le Vignemale en 1838, quelques jours avant le prince de la Moskowa.



Lucien Briet (1860-1922)
 se polarisa sur le haut-Aragon et laissa une œuvre photographique précieuse, conservée à Lourdes.



Léon Dufour (1780-1865)
 médecin et naturaliste, explora surtout les Pyrénées occidentales.



*Coffinier du Vignemale
 Août 1923*



Henry Russell (1834-1909) fit des séjours glaciaires dans ses grottes du Vignemale. Il y reçut en particulier **Saint-Saud (1853-1951)** ici avec deux de ses filles, explora l'axe pyrénéo-cantabrique.



Explorateur anonyme et chasseurs d'isards.



Henri Brulle (1854-1936)
 réalisa la première ascension du couloir de Gaube dans le massif du Vignemale.